

Aris
Fioretos

DE
FLEURS
ET DE
LARMES

roman traduit du suédois
par Esther Sermage

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA VÉRITÉ DE SASCHA KNISCH, Le Serpent à plumes, 2008.

LE DERNIER GREC, Actes Sud, 2012.

Ouvrage traduit avec le concours
du Swedish Arts Council, Stockholm

“Lettres scandinaves”

Titre original :

Mary

Éditeur original :

Norstedts, Stockholm

© Aris Fioretos, 2015

Publié avec l'accord de Hedlund Agency

Photographie de couverture : © Rimel Ne ati

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-13131-9

ARIS FIORETOS

De fleurs
et de larmes

roman traduit du suédois
par Esther Sermage

ACTES SUD

*... une vague forme
de cœur et de crâne.*

FEDERICO GARCÍA LORCA

PREMIÈRE CRIQUE

Debout sur la pointe des pieds, j'atteins la fenêtre, de la taille d'une feuille de papier. Il y a des traînées d'humidité sous le cadre, on croirait que le mur transpire. On l'a placée dans un coin au fond de la pièce, juste en dessous du plafond, sans doute pour diminuer la luminosité – dont on n'apprécie guère les vertus par ici. Dehors, je contemple les tombes, puis la mer à perte de vue, tantôt grise, tantôt métallisée, le plus souvent bleue ou verte et agitée. Fermée, la fenêtre bloque le vent, mais il fait crisser le loquet, que j'ai donc entouré d'une bande de gaze. Ça marche pendant un moment, puis ça se remet à grincer. Hormis cette friction, on n'entend que les vagues. Leur grondement régulier s'est peu à peu fixé dans mon corps. Maintenant, la houle respire en moi comme un gigantesque poumon.

Les ordures ont été jetées il y a plusieurs heures, pourtant, les volatiles braillent encore dans le ravin. Lorsqu'ils ont terminé de picorer, d'habitude, ils s'arrachent les restes, se chamaillent, s'envolent avec un lambeau ou un os. Déchaînés comme des éco-liers. Ils ne se calment qu'au coucher du soleil. Dès lors, ils sautillent sur les rochers ou nettoient leur plumage, puis ils font le guet jusqu'à l'arrivée de la

nuit et des rats. Oisifs, taciturnes, un peu vaniteux. Mais pas après la visite de ce soir. Pour le moment, ils font un de ces raffuts... Ils semblent en plein débat politique ou philosophique sur les déchets.

Sans oublier les odeurs. Ici non plus, elles ne manquent pas. D'ordures, de varech, de poisson pourri, de crêpi moisi. Mais surtout de sel. L'écume poussée par le vent parcourt de très longues distances à la surface de la mer. En retombant, elle recouvre boiseries et poignées d'une membrane poisseuse, mes cheveux et mes habits collent en permanence. Quand on frotte entre ses doigts le sel séché, poudreux, on est surpris par l'odeur répugnante qui en émane. L'humidité a persisté pendant tout l'hiver. Dès que je touchais quelque chose, la surface se couvrait de traces. Puis le temps a enfin tourné ; aujourd'hui, dernier jour du mois d'avril 1974, il n'y a plus que le sel.

Le papier est une denrée rare, et j'écris sur tout ce qui me tombe sous la main : une BD pâlie dont on ne distingue quasiment plus les dessins, des étiquettes de boîtes de conserve, de vieux journaux qui sentent le poisson, l'intérieur d'un paquet de cigarettes... Je viens d'écrire la date sur un emballage de chocolat. On avait trouvé des plaquettes en faisant le ménage dans la cuisine, à Noël. On n'en croyait pas nos yeux. Mais en les ouvrant, on a vu le contenu s'émietter, desséché. Autant mastiquer du sable. Même le Garçon n'a pas voulu du tas de débris bruns ; rien qu'à le regarder, ça donnait soif. Je ne sais pas qui m'en a mis une tablette dans mon sac à provisions la semaine dernière – bref, je l'ai trouvée tout au fond, sous la chaussette de riz. La

mine de mon crayon adhère vraiment très bien au dos de l'emballage.

Quand je l'aurai plié et déchiré en petits carrés de taille égale, je les couvrirai de mots avec l'obstination des femmes qui marmonnent des prières ombrageuses à l'église. Tant que les mots se succèdent, je n'éprouve ni peur ni remords. Lorsque le bout de papier en est tout couvert, il rejoint ses congénères dans la boîte en fer-blanc qu'on m'a donnée à l'enterrement, entassés les uns contre les autres mais bien distincts, comme des graines de grenade – enfin, la comparaison n'est pas évidente. J'en ai fait sept piles, une pour chaque question de la liste de Dimos.

Parfois, je me demande ce que je fabrique, puis je me dis que je n'ai pas le choix. Ça va peut-être vous sembler bizarre, mais je suis la seule à pouvoir raconter ma propre fin.

GRAINES DE GRENADE

Sur la dernière photo, qui date du mois de novembre, je porte un blouson en jean, un col roulé, un pantalon du genre que Stella appelle *slacks*, des chaussures basses et un sac en feutrine. Si ma plus vieille amie m'avait vue à cet instant-là, elle aurait supposé que je pesais mes habituels cinquante et quelques kilos. En fait, je me sentais comme un vase plein. Depuis la rentrée universitaire, mon visage s'était arrondi. Sur l'image, même mon cou me semble plus épais, mais c'est peut-être dû au col roulé. Mes sourcils, deux larges coups de pinceau, mes lèvres, fermées. Ma bouche me donne l'air raisonnable – ou “réservé”, comme dirait Dimos. J'écris quelque chose dans un cahier appuyé sur ma cuisse. Le point de vue est légèrement oblique, des lumières provenant de plusieurs sources – lampadaires, vitrines, peut-être un projecteur – jettent une multitude d'ombres étranges. Sous la photo, en légende, quelqu'un a inscrit : *Infirmie*.

Mon nom de baptême est Maria. C'est d'ailleurs ce qu'indique ma carte d'identité posée sur l'étagère, dans la kitchenette de Dimos. D'après ce même document, j'ai vingt-trois ans. Il y a quelques années, je ne pouvais même pas imaginer l'effet que ça me

ferait d'être aussi vieille, et me voilà en dernière année d'architecture. Il ne me reste plus qu'à terminer mon mémoire sur l'habitat collectif en milieu urbain – en fait, j'ai à peine commencé. Je ne sais pas si je deviendrai ingénieur en bâtiment, architecte paysagiste ou simple architecte. Plutôt simple architecte, je crois ; en tout cas, c'est ce que je souhaite. Quand j'étais petite, on m'appelait la Fille ou la Coccinelle et, de temps en temps, la Petite Polio – cette maladie est la raison pour laquelle je boite. On m'a aussi donné d'autres noms, mais je n'ai pas l'intention de les énumérer ici. Dimos m'appelle Mary. À partir de maintenant, mon nom est Mary.

La réservée.

Sur la photo, on ne voit pas les clous sur la poche gauche de mon blouson. Je les y avais fixés après ma consultation chez le médecin – c'est mon côté superstitieux. Et j'étais envahie par deux sentiments contradictoires : une légère inquiétude ; et l'impression de porter sous mon diaphragme un soleil frémissant de jubilation, comme un poing serré.

À mon réveil, il est sept heures du soir. Je n'avais pas prévu de dormir, mais je suis revenue de chez le médecin le corps lourd comme de la terre humide et la tête légère comme de l'éther. Il a suffi que je m'allonge sur le lit.

Je pense avoir dormi d'un sommeil sans rêves, sans mémoire, comme si mon corps avait besoin de se reposer de sa mission d'être humain. Dans le lit, la place de Dimos est vide. Mon petit ami se trouve à l'université depuis mercredi. Ce matin, il est passé prendre une douche et quelques affaires.

Il savait que j'avais rendez-vous chez le médecin l'après-midi, mais il croit encore que c'est à cause de mes douleurs articulaires. Je lui raconterai plus tard, de vive voix. Au plafond, le ventilateur tourne, mou et méthodique. Pour une mi-automne, les journées sont chaudes, surtout dans ce four à pain d'appartement. Si je retiens mon souffle pendant assez longtemps, mon cuir chevelu se met à suinter. Une goutte grossit, puis, repue, coule le long de ma tempe, glisse autour de mon oreille, me chatouillant un peu, et disparaît entre les cheveux de ma nuque.

La sueur qui sillonne ma tête me rappelle une photo que j'ai vue dans le journal il y a quelques jours, après ma première visite chez le médecin. J'y étais allée pour laisser un échantillon, rien de plus. L'image représentait un garçon assis, les épaules recouvertes d'un plaid, les yeux écarquillés. Les larmes avaient creusé des sillons à travers son visage inexplicablement sale. Ses joues ressemblaient à un paysage boueux crevassé par d'anciens fleuves déchaînés. Dans ses bras, il tenait une masse carbonisée. J'ai compris de quoi il s'agissait en lisant la légende. *Garçonnet de six ans et son nounours. Il a survécu à l'incendie qui a emporté toute sa famille.*

J'ai pleuré comme une enfant.

Si la rue Olympia était en flammes, je me jetterais sans hésiter dans le brasier pour sauver les occupants – sachant que personne ne m'en remercierait après coup, en tout cas pas ma mère. Quant à mon demi-frère Théo, il a quitté le pays depuis longtemps. Il y a seulement quelques années, mon désir le plus ardent était pourtant de me retrouver orpheline. J'aurais fait n'importe quoi pour

échapper à l'étouffement de "l'Église, la famille et notre sainte nation", comme disent les militaires.

L'asphyxie ne s'est dissipée que quand j'ai emménagé avec Stella. Non... C'est faux. En fait, elle a cessé dès l'apparition du type à la queue de cheval. Je l'avais vu avec ses amis dans les couloirs, puis à l'entrée principale, où on vend des livres et des manuels d'occasion. Il me jetait des regards en coin. Pour tout dire, je n'y prêtais pas grande attention, et quand, au début de l'année dernière, il traversa le boulevard et se dirigea droit sur moi, je fus si étonnée que je ne compris pas ce qu'il me disait. Je venais de prendre congé de Stella, j'étais sur le point de passer la grille quand il m'adressa la parole. Il me parut deux fois plus grand qu'un homme ordinaire, ce qui ne me facilita pas la tâche. Je m'excusai sans l'écouter. Mon cours avait commencé, j'étais pressée, une autre fois – ce genre de chose.

Peut-être la mauvaise conscience fut-elle déterminante. Avant d'entrer dans le bâtiment, je me retournai malgré tout. Je l'aperçus debout, à l'endroit où je l'avais laissé. Comme s'il avait pris racine. Cette vision allait devenir ma première image de Dimos. Avec le temps, tout autour, le décor s'estomperait – les palmiers rabougris, les poubelles, la cohue devant la grille. Seule demeurerait sa silhouette découpée dans le jour. Gêné, inébranlable : un homme qui avait tout d'un arbre.

Quelqu'un me raconta qu'il militait dans les organisations étudiantes, et il m'arrivait d'être traversée par une vague de chaleur en me rappelant l'oubli de soi que j'avais lu dans cette silhouette isolée devant la grille. L'image s'effrita néanmoins. De toute façon, je sortais avec un camarade de Stella,

un étudiant de la faculté d'anglais qui, pendant un temps, mit la pagaille dans ma vie. Il s'appelait Antonis, mais il n'a quasiment aucun rapport avec la présente histoire.

Au printemps, je revis le jeune homme au self-service, en face du Musée national, où je déjeune parfois quand je n'ai pas la force de rentrer à la maison. J'eus brusquement l'impression que mon muscle cardiaque se conduisait comme un moineau. Assis à la seule table où il restait une place libre, il mangeait distraitement, absorbé par un schéma. Il ne semblait pas s'être coupé les cheveux depuis notre précédente rencontre et portait une barbe hirsute qui lui donnait l'air d'un croisement entre un moine novice et une rock star. Quand je lui demandai si je pouvais m'asseoir, j'obtins pour toute réponse un grognement. Dix minutes passèrent. À la table voisine, le mini juke-box jouait un tube tiré d'une série télévisée américaine sur un groupe de pop :

This one thing I will vow ya

I'd rather die than to live without ya

Je mangeai pendant que l'Arbre, occupé par son schéma, continua de porter la cuiller à sa bouche alors même qu'il ne restait plus rien dans son assiette. C'était comique, mais au lieu d'en rire, j'étudiai pour la première fois les mains d'un inconnu : ses longs doigts nouveaux, ses ongles soignés, d'une propreté étonnante, les veines qui serpentaient comme des vers entre les jointures. Les taches de rousseur égrenées sur sa peau comme une poudre délicate. Comme après un quart d'heure, il n'avait pas encore levé les yeux, je me dis que

cela suffisait. Être oublieux de soi, c'est une chose et c'est très beau, mais un peu de politesse ne peut pas faire de mal. Je rangeai ma chaise sous la table, puis, au lieu de m'éloigner, je me penchai en avant, mon plateau entre les mains.

— Tu te rends compte que tu manges de l'air ?

La remarque résonna, plus aigre que prévu. Il regarda sa cuiller, puis moi. Pendant un instant qui dura si longtemps que, plus tard, j'allais pouvoir en étudier le souvenir dans le moindre détail, je suivis des yeux sa transformation de la déroute à la stupéfaction. Quand il comprit qui j'étais, il poussa un halètement. Cette brusque respiration me parut si désinhibée, si nue, si vulnérable que j'en ressentis un véritable choc empathique. Souriant mais nerveux, il feignit d'avaler de la nourriture. De toute évidence, il valait mieux que je me rasseye.

— Pardon. (Fracas du plateau.) Je crois que je n'ai pas été très aimable la dernière fois.

Voilà tout. Ainsi commença notre relation. Lorsque l'Arbre eut enroulé son schéma, il se présenta. Son nom m'était familier – qui ne l'a pas entendu ? – mais j'étais loin de me douter qu'il s'agissait de lui. Il s'attendait peut-être à une réaction pleine d'admiration, croyant que son engagement dans *Les Étudiants libres* m'impressionnerait – sur le moment, c'est ce que je songeai, en tout cas. Quand je me présentai à mon tour, il me répondit simplement :

— La fille du capitaine ?

Je m'attendais à tout et à n'importe quoi, mais pas à ça. Les ailes du moineau cessèrent de battre et je tentai de me lever. Il n'y avait pas de réplique valable à ce constat.

— Sommes-nous de ceux qui commencent ou qui terminent ? reprit-il.

Déconcertant. Il remarqua mon trouble.

— Ce que je veux dire, c'est qu'on pourrait être de ceux qui... Enfin, je veux dire faire connaissance, tu ne crois pas ?

Je n'étais pas sûre de la rigueur grammaticale de la proposition, mais je lâchai mon plateau. Il mit une pièce dans le mini juke-box et programma la chanson qui venait de passer à la table à côté.

— Je peux t'appeler Mary ?

L'appartement avant que je ne ferme à clef, sans savoir que c'est la dernière fois.

Les murs sont vert clair comme le melon qui mûrit encore et le sol, de marbre. Dans un coin, une planche posée sur des tréteaux fait office de table. Devant, des habits cachent une chaise. L'énorme vase bombé à côté de la porte, poussiéreux, est un oubli du précédent locataire, la gerbe de roseaux qu'il avait sans doute enfoncée dedans chaque fois que la porte s'ouvre ou se referme. Dimos dit aimer voir les barbes rêches des épis virevolter dans l'air comme les flocons d'une neige sèche, mais je le soupçonne simplement d'être trop fainéant pour jeter la gerbe. Mon sac en feutrine est accroché à la porte des toilettes. À côté du réveil, deux livres : les *Cahiers de prison* et un ouvrage didactique sur la résistance des matériaux, dont dépasse un morceau de carte postale déchiré qui fait office de marquage ; on y aperçoit un fragment de main et un fruit. À part ce bouquin de cours et les habits, ici, seule une cassette m'appartient. Je passe plusieurs nuits par semaine chez Dimos, c'est vrai, mais il y

règne un tel désordre que si j'y laissais des affaires, je risquerais de ne jamais les revoir. Sur le bureau, la photo d'un boxeur qui éclate de rire côtoie celle du petit garçon serrant sa peluche carbonisée.

En bas, dans la rue, un motocycliste met un coup de gaz, on entend les grincements de freinages intempestifs et les klaxons stridents. L'habituel vendeur de billets de loterie annonce à la cantonade les lots du tirage du lendemain ; dans l'immeuble voisin, les femmes font du vacarme en rentrant le linge. Quelque part, on tire une chasse d'eau, l'ascenseur s'ébranle de temps à autre. Bien que la porte des toilettes soit fermée, on entend les martèlements précis du robinet qui goutte, comme le ciseau d'un sculpteur. La première fois que je suis venue chez Dimos, je lui ai fait remarquer que ce n'était pas très difficile de changer le joint. Il m'a répondu par un rire clair dont le son, j'imagine, serait le même que celui de ses taches de rousseur si elles n'étaient pas muettes. Le studio, équipé d'une douche et d'une kitchenette, est situé tout en haut de l'immeuble. En sortant de l'ascenseur, au cinquième, il faut encore gravir un étage à pied. On arrive devant deux portes : l'une s'ouvre sur le studio et l'autre mène au toit, occupé par une grosse citerne, la cage d'ascenseur et, enfin, la terrasse du studio. Dimos poussa des habits et débarrassa de la vaisselle, remonta le store vénitien en quelques coups puissants, puis m'expliqua que la terrasse avait été l'élément déterminant quand il s'était décidé pour le studio. Cinquante mètres carrés entourés de fils à linge et d'antennes de télévision, à ciel ouvert. En matière de liberté, dans ce pays, on ne pouvait pas rêver mieux.

Je me lève et me penche en avant. Ma tête s'emplit de sang comme une éponge se gonfle d'eau. Le médecin dit que c'est normal d'avoir des vertiges au début. Les prochaines semaines seront peut-être tourmentées, ensuite, ça ira mieux. Je laisse passer le malaise, puis je range ma carte d'identité. Tout citoyen doit être muni de ses papiers sur la voie publique, c'est la loi, mais d'après Dimos, il vaut mieux payer l'amende. "On a le droit de rester anonyme." Je crois qu'il a lu ça dans Gramsci. D'ailleurs, la plupart du temps, la police ne retient pas le contrevenant.

Je rembobine la cassette. Tandis que la bande claque et frotte contre les galets, j'allume la cuisinière. La flamme halète, bleue comme de la glace. L'une des grenades de cet automne est posée sur la table, à côté du moulin à café turc que Dimos a acheté. La courbure de la manivelle lui paraissait tellement orientale qu'il a payé sans même marchander. Il dit qu'on sent l'odeur du café rien qu'en la regardant. Je me demande combien de temps il faudra encore attendre avant de l'utiliser. La grenade est si desséchée qu'elle fait un bruit de hochet quand on la secoue.

Sur l'étagère, il y a un paquet de Santé rouges que Dimos a dû oublier. Il reste sept cigarettes. J'ai décidé d'arrêter, mais l'interdiction ne s'applique encore qu'à mes propres achats. Après en avoir allumé une sur la flamme du gaz, j'ajoute du sucre au café et je remue. Le marc en ébullition monte et retombe. J'ai hâte d'annoncer la nouvelle à Dimos, mais ça me rend quand même nerveuse. Décidément, mon diaphragme est une membrane solaire ; j'ai l'impression qu'il frémit. Avant de sortir sur la terrasse, j'appuie sur *PLAY*.

Depuis la construction de l'immeuble, représentatif du passage aux matériaux cimentaires, il y a dix ans, la pollution a rongé le marbre. On a beau balayer sans arrêt, on a toujours la sensation de marcher sur une fine couche de cendre. Dimos ne veut pas l'entendre – il se bouche les oreilles et se met à chanter la fameuse chanson des Monkees – mais je suis persuadée que le marbre n'a pas été traité comme il le faut. Il doit être poncé et poli pour obstruer correctement la surface poreuse. Un artisan digne de ce nom le sait très bien. Je m'assois par terre, appuyée contre la citerne chauffée par le soleil de l'après-midi. L'eau tremblote, volumineuse et pourtant si légère. Le café est brûlant, le soleil scintille sur les vitres des étages supérieurs de l'immeuble d'en face. Sur le toit, les deux femmes ont bientôt fini. Une pile de linge calée sous le menton, elles portent leurs paniers débordants vers la cage d'escalier. Elles me font signe, je leur réponds. Je crois que je vais suggérer qu'on rénove la terrasse. Ce marbre doit être poncé, et si la balustrade est revêtue de raphia, cela évitera les accidents. Après la sieste, on regarderait le linge sécher, le soir, l'obscurité s'épaissir ; la nuit, on étudierait les constellations, froides comme des diamants et incroyablement lointaines.

*So make a stand for your man, honey
Try to can the can*

Les groupes de garçons, c'est très bien, mais je préfère les femmes en blouson de jean. Le riff de basse gronde dans mes veines, le goudron noir et aigre me brûle les poumons. Ma cigarette se balance au coin de ma bouche tandis que je chante en chœur

avec Suzi Quatro. Pour la première fois, je suis au monde et le monde est en moi, il se construit autour d'un soleil pas plus gros qu'une graine.

Dire qu'une vie peut être si légère...

En sortant de l'immeuble, je chante encore. Je suis habillée comme sur la dernière photo – tout en noir sauf le blouson. En descendant la rue, mes pieds semblent marcher tout seuls, ils me portent. Les ordures s'entassent devant les boutiques. Les éboueurs les ramasseront sûrement cette nuit. Un boutiquier discute avec un client en éventrant des cartons et en pliant les parois rigides. Je marche en pleine rue, je longe les véhicules garés. Devant moi, un homme en tunique se promène, les mains dans le dos ; entre ses doigts, il fait glisser un chapelet de perles selon un rituel secret. Lui aussi avance plus vite que d'habitude. Lorsque je suis sur le point de le rattraper, il dévie, aussitôt remplacé par un trolley jaune qui gravit poussivement la côte. Les deux câbles qui le relie à la caténaire le font ressembler à une sauterelle géante. Une passagère tire la sonnette d'arrêt et s'apprête à descendre.

J'ai promis d'appeler Stella, mais je commence par me rendre à la pharmacie pour chercher un stock de médicaments contre les douleurs articulaires. Je prends aussi ce que m'a demandé Dimos. En ressortant, je gratte l'étiquette sur le tube de cachets, puis je coupe à travers l'avenue et j'entre dans le parc. Les cyprès ont l'air de fusées prêtes à décoller, les caniveaux blanchis, de pistes d'atterrissage. Quelques vieux sont assis sur un banc, les pieds entourés de débris de graines de tournesol. On peut faire bâiller les cosses comme des poissons. Une

mère pousse un landau, penchée en avant, parlant à un petit bouddha assis tout droit, l'air grave, les mains agrippées aux bords de sa nacelle. Deux éco-lières se dépêchent de rentrer chez elles après leur cours du soir – gilet sur l'uniforme, livres et cahiers pressés contre la poitrine.

Devant le kiosque au centre du parc, des moustiques tourbillonnent autour des journaux suspendus sous les bannes. Une femme compte des pièces derrière des piles de paquets de cigarettes et un téléphone colossal. J'achète un double Spearmint. En rangeant ma monnaie, je lis les gros titres. Le tremblement de terre du mois d'octobre a fait une nouvelle victime. Cette fois, il s'agit d'une femme âgée qui n'a pas repris conscience après avoir été tirée des éboulis. Le gouvernement annonce que la 7^e flotte restera dans la baie. Des relations ont été établies avec les nouveaux dirigeants chiliens. Les étudiants du pays sont exhortés à poursuivre leurs études avec application et discipline. Après sa victoire contre Norton en septembre, Ali veut livrer un nouveau combat contre Frazier.

Au loin, les appels retentissent, comme enveloppés dans du coton.

Plus je m'approche de l'université, plus les points d'exclamation se précisent :

— Et un, et un... Et quatre ! Et un, et un... Et quatre !

— À bas la junte ! À bas la junte ! À bas la junte !

— Faites quelque chose ! Ils nous enlèvent le pain de la bouche !

La contestation dure depuis trois jours et trois nuits. Les gens se hâtent le long des rues ; certains

portent des planches et des pavés, d'autres, des produits de première nécessité. À l'école polytechnique, l'avenir du pays est en train de se décider. Le mouvement a commencé à la faculté d'économie cet hiver et continué à la faculté de droit au printemps, premiers bras de fer après un an de calme plat. Pendant l'été, la contestation s'est renforcée, puis répandue dans le reste du pays. Il s'agit maintenant d'une immense vague de mécontentement.

J'emprunte le boulevard sur lequel se trouvent le Musée national et l'école polytechnique. Soudain, l'immense foule apparaît sous mes yeux. Les gens se pressent, sûrement par milliers, devant l'entrée principale. On agite des drapeaux, on scande des mots d'ordre, des mégaphones sifflent et grésillent. Les boutiquiers ont baissé leurs stores ; les kiosques sont encore ouverts. Quelques mètres plus loin, un bus renonce. Les pompes à eau chuintent mollement. Les passagers qui le souhaitent n'ont qu'à descendre, car le chauffeur va contourner la zone. Deux ou trois voitures tentent de se faufiler à travers la foule, mais sont éconduites par des étudiants munis de tracts. Des proclamations sont pincées sous les essuie-glaces ou glissées à travers les vitres. La police observe encore sans intervenir. Devant l'hôtel faisant face à l'école polytechnique, des hommes en civil et en lunettes de soleil observent eux aussi sans rien faire. Rien n'indique qu'il y aura du nouveau par rapport à hier.

Des gens sont suspendus aux grilles qui bordent le boulevard. Ici et là, des plaques de métal jettent des reflets éclatants. On les a accrochées aux barreaux le premier jour du mouvement pour aveugler les appareils photos de la sécurité intérieure qui

mitraille depuis les façades en vis-à-vis. De nouveaux slogans résonnent :

— Nous sommes les assiégés libres !

— Nous sommes de bois ! La nuit est de bois !
Pourquoi venir avec du feu ?

Un bruit continu gronde, sous-jacent, c'est la houle qui porte, soulève, projette les slogans :

— Pain, éducation, liberté ! Pain, éducation, liberté ! Pain, éducation, liberté !

J'aperçois deux types de troisième année devant le self-service. Il y a une semaine, l'un d'eux m'a demandé comment avançait mon mémoire. Il écrit désormais dans un bloc. Quand il a terminé une page, il la donne à son voisin, qui la donne à un passant. Avant de dévier vers le quartier du textile, le chauffeur de bus se penche par la vitre.

— Qu'est-ce que vous préconisez, les gars ?

Ils répondent en riant :

— 114 !

C'est le dernier article de notre Constitution abolie, dans lequel on confie au peuple patriotique la mission de défendre ladite Constitution. Le bus est encore à l'arrêt ; des étudiants le couvrent de slogans. Au niveau du radiateur, un garçon peint un grand signe de paix au blanc opacifiant. Il demande s'il peut remplacer la destination au-dessus du pare-brise par "DÉMOCRATIE", mais le chauffeur lui fait un geste du tranchant de la main comme s'il hachait menu des légumes. Essaye un peu... Deux jeunes filles passent en courant, l'une a les épaules recouvertes d'un drapeau, l'autre brandit un balai.

— Ça bouge enfin ! Ça bouge enfin !

Elles ont peut-être raison. Les militaires ne semblent pas s'apprêter à intervenir.

Devant le kiosque, j'aperçois deux hommes en blouson de cuir et lunettes de soleil, un appareil photo pendu au cou de l'un d'eux. J'attends qu'ils soient noyés dans la foule et j'achète des cahiers d'écolier – ceux que j'utilise habituellement pour faire des croquis : couverture bleu marine, soixante-quatre pages blanches sans lignes ni carreaux. Je demande aux étudiants de troisième année ce qu'il faut écrire, ils me suggèrent des slogans en français ou en anglais, mais je me contente de "114". Sans point d'exclamation. Cela peut paraître bizarre, mais je n'aime pas les points d'exclamation. Dès que j'ai arraché une page, on me la prend. À côté de nous, on distribue des tracts et on crie :

— Assis ! Assis !

Immédiatement, vingt personnes s'assoient et entonnent un chant. Un automobiliste bloqué baisse sa vitre et me demande comment je m'appelle. Je secoue la tête. Il veut me donner une pièce pour acheter un cahier. Je secoue à nouveau la tête. Pas avec l'argent des autres.

Et ça continue comme ça. Pendant un moment, le ciel est rose comme une égratignure. Puis le soir tombe.

De temps à autre, je m'assois dans la rue, les bras autour d'épaules inconnues, et je chante à tue-tête. J'ai l'impression qu'une tempête de fleurs se déchaîne dans mon corps. Des amis me renseignent sur ce qui s'est passé pendant que je dormais chez Dimos. La plupart du temps, j'écris, transportée par la joie et la rébellion. Après bientôt sept ans, ça y est. Tout ce dont on a rêvé va enfin advenir. Quand un cahier se termine, j'en achète un nouveau. À la fin, je ne vois même plus ce qu'écrit ma main.

Les lampadaires s'allument, les haut-parleurs grésillent et une voix retentit, familière.

— Ici l'Université ! Ici l'Université ! La radio des Étudiants libres !

Sur un ton serein, elle fait le compte rendu de ce qui manque dans la zone : pain, eau, vaseline, compresses, alcool à quatre-vingt-dix... Suivent les revendications : liberté académique, de réunion, d'expression, de la presse. Puis, comme tous les jours depuis le début de l'occupation – c'est-à-dire depuis mercredi –, juste après l'allumage de l'éclairage public mais avant la tombée de la nuit, la voix énumère des noms. Il s'agit d'individus dont on suppose qu'ils agissent dans l'ombre. La façon dont les Étudiants libres se sont procuré la liste reste strictement confidentielle.

— Adjudant en second Samaritis, trente-six ans, père de deux enfants, nous vous saluons. Nous vous prions de ne pas exercer de violence contre vos frères et vos sœurs. Inspecteur Lamas, d'âge inconnu, notre frère, nous vous saluons. Nous vous prions de ne pas exercer de violence. Lieutenant Klendros, vingt-neuf ans, père d'un garçon, nous vous saluons. Nous vous prions vous aussi de ne pas exercer de violence contre vos frères et vos sœurs. Capitaine Petr...

Dimos continuera pendant une heure. Je lui avais promis d'arriver avant, mais maintenant, je ne suis pas pressée. Devant son micro, de toute façon, il est bloqué.

Le soir s'épaissit comme de la fumée. Petit à petit, les gens allument des feux ici et là sur le trottoir. Les flammes vacillent, il devient malaisé de distinguer

les silhouettes qui se déplacent dans la pénombre. L'air est chargé d'anxiété, je le remarque seulement maintenant. Sans doute parce que c'est la troisième nuit et que la fatigue réclame son dû, l'ambiance semble plus fébrile, comme si l'on avait frotté les ténèbres contre une peau de chat. Soudain, on me donne un coup de coude sur le côté.

— Attention ! Ils t'ont vue !

Devant le kiosque, un des hommes en blouson de cuir baisse son appareil photo. J'ai juste le temps de l'apercevoir. Les étudiants de troisième année se sont évaporés, on se bouscule, on crie. La plupart des manifestants se dirigent péniblement vers l'entrée, mais il y en a aussi, de plus en plus nombreux, qui s'éloignent. Je range mon cahier dans mon sac. Il est temps de rejoindre Dimos à l'intérieur.

Alors que j'approche de l'entrée, la foule est de plus en plus compacte. On ne s'accroche plus seulement aux grilles le long du boulevard. Dans la cour de l'école polytechnique, on s'assoit en haut des palmiers et des lampadaires. On me demande si j'ai vu quelque chose. Quand je réponds : "quoi", on me dit :

— Les militaires ! Ils viennent ? Les militaires !

La zone n'est encore surveillée que par la police et les hommes de la sécurité intérieure, mais on redoute que l'armée ne soit appelée en renfort depuis les bases situées en périphérie de la ville. Cela signifierait que le gouvernement n'a pas l'intention de laisser la contestation se poursuivre. Dans ce cas, personne ne sait ce qui arrivera. Dans la cour, les gens scandent que l'école polytechnique est une zone inviolable, pourtant, je croise plusieurs personnes armées de jambes de chaises ou de chaussettes

remplies de sable. On crie, on brandit le poing au-dessus de la tête.

— Youpi ya ya, youpi youpi ya, youpi ya ya, youpi youpi ya...

— Nous sommes les Étudiants libres !

À travers les haut-parleurs, Dimos exhorte la police à renoncer à la violence, puis il continue son énumération. Les plaques métalliques chatoient dans la lumière électrique. Le vacarme est assourdissant.

Je dois entrer dans le bâtiment avant minuit. Ensuite, il sera trop tard, on interdirait même l'accès aux infirmiers. Le premier soir, les occupants ont été dupés par des hommes de la sécurité intérieure vêtus de blouses blanches, certains portaient des stéthoscopes autour du cou. Sitôt à l'intérieur, ils se sont déchaînés contre les étudiants à coups de matraques. Il y a eu plusieurs dizaines de blessés, un ou deux mortellement. Les ambulances n'ont pu intervenir à l'intérieur que le lendemain matin. La Croix-Rouge s'étant plainte, la police reste désormais à l'extérieur, mais personne ne sait encore pour combien de temps.

Juste avant minuit, l'électricité est coupée. La zone est brusquement plongée dans le noir. Seuls les projecteurs de la police, à l'entrée, fonctionnent encore – ainsi que le générateur de l'école qui fait luire le bâtiment principal comme un pâle joyau dans la nuit.

C'est bizarre, mais la foule me rassure. Des cigarettes brasillent dans le noir, on chante, on s'interpelle. Malgré la nuit, personne ne semble sérieusement croire que le pire peut arriver, non, pas contre cette marée humaine porteuse de tant d'espoir. La chaleur,

la sueur, la proximité des corps qui sifflent et s'interpellent – tout ça me rassure. Cela dit, je dois bien admettre que les coups de coude ne sont plus aussi bienveillants. Plusieurs fois, d'instinct, je me protège le ventre. Au loin hurlent des sirènes ; apparemment, des ambulances sont en route. Un mégaphone crache, puis une voix ténue comme du papier d'aluminium annonce que les autorités ne toléreront plus les actes de vandalisme. On exige que la loi soit respectée et on fera le nécessaire pour rétablir l'ordre. Les personnes se trouvant dans l'enceinte de l'école polytechnique ou dans les rues avoisinantes ont trente minutes pour se disperser, puis on interviendra. L'avertissement doit être pris au sérieux.

Dans l'obscurité, des protestations fusent :

— Si vous restez, nous aussi !

— La rue est à tout le monde !

— Vous pouvez nous prendre la vie, pas la nuit !

Trop tard pour se replier – d'ailleurs, à quoi cela servirait-il ? La ville appartient autant aux manifestants qu'aux autorités. La police peut forcer les gens à rentrer chez eux et arrêter les récalcitrants, mais dès demain, la contestation reprendra.

Des voix s'élèvent, de plus en plus nombreuses :

— Assis ! Assis ! Assis !

L'un après l'autre, nous nous asseyons. On lève des briquets allumés, des lunettes brillent dans la pénombre, la rébellion vaincra. En parcourant du regard les silhouettes qui m'entourent, j'ai l'impression que la nuit a des contours. Dans les rues, sur les trottoirs, sur les bancs, dans les plates-bandes et sous les lampadaires éteints – partout, des masses obscures, des silhouettes noires qui résistent, qui refusent de se laisser intimider, refusent d'être réduites au

silence, refusent de baisser les bras. La police ne peut pas toutes les arrêter. Ni toutes les chasser. Même si le nombre de manifestants a diminué par rapport à hier, ils sont encore bien trop nombreux ; et ils se fondent dans la nuit. Quelqu'un se met à chanter, les autres suivent. Le ciel nocturne frémit comme un feuillage.

Combien de temps s'écoule ainsi ? Je n'en sais rien. Soudain, des cris stridents retentissent à l'entrée principale. Peu après, le tumulte éclate. Il y a des tireurs sur les toits, dit-on, il faut se mettre à l'abri. On se lève, on court – sans savoir où l'on va, l'essentiel étant de fuir. Une seule phrase me traverse l'esprit : “Voilà, ça commence.”

Mon sac coincé sous le bras, je marche dans les rues adjacentes. Des gens sortent de l'école en se tenant le ventre et la tête. Une jeune fille vomit contre un mur, son petit ami la tire pour l'éloigner. On entend toujours les haut-parleurs des étudiants, mais ce n'est plus Dimos qui parle. Une voix de femme clame :

— Camarades, ne quittez pas les rues ! Ne quittez pas les rues !

On dirait Flora la Rouge.

Des déflagrations se réverbèrent entre les immeubles. Comme le dit mon frère, la peur se répand comme la glace se fendille à la surface d'un lac. Je distingue des soldats qui approchent dans le noir. On a donc fait appel à l'armée. Ils avancent dos à dos, fusil au poing, prêts à tirer. Les gens s'écartent, s'aplatissent contre les murs ou se précipitent vers les portes. On entend un “plop” innocent. Puis d'autres. “Plop”, “plop”, “plop”... Il me

faut quelques secondes pour comprendre de quoi il s'agit. Des douilles métalliques tintent sur le pavé et l'air s'emplit d'une fumée piquante. La panique m'envahit.

D'abord, on a des sensations de brûlures aux yeux, Dimos me l'a dit. Puis la poitrine oppressée, puis la nausée. Je sais que je ne dois pas me frotter les paupières, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je dois voir... J'ai besoin de mes yeux... Les gens gesticulent, toussent, hurlent. Impossible d'échapper au gaz lacrymogène, ma respiration devient de plus en plus douloureuse. Je ne sais comment, je parviens à m'enfuir jusqu'à un café, quelques rues plus loin. Peut-être l'homme qui m'a avertie m'y a-t-il entraînée.

— Tenez, prenez ça, me dit-il dans le café en me tendant un mouchoir.

Je fouille dans mon sac. Enduit de vaseline, tout collant, le mouchoir a un effet paradisiaque.

La douleur diminue peu à peu, mais j'ai quand même la sensation qu'un chat a planté ses griffes dans mes yeux. Bizarrement, dans cette salle, la lumière fonctionne. Mon esprit confus le remarque vaguement. À travers mes larmes, je parcours le comptoir réfrigéré, les cendriers empilés dans un coin, le mouchoir en boule dans ma main. Je dois mémoriser chacun de ces objets. Il le faut. Du coin de l'œil, j'aperçois aussi l'horloge murale – il est bientôt une heure du matin – et des cure-dents sur une assiette. Leur pâleur ressort parmi les tranches de concombre baignées d'huile. Le mouchoir me frappe particulièrement : rouge à gros pois noirs, comme la robe qu'on m'avait offerte quand, âgée de

quatorze ans, j'étais rentrée à la maison en annonçant de bonnes notes dans toutes les matières sauf en gymnastique.

Il ne faut pas rester ici, je le sens. L'inconnu est reparti ; autour de moi, les clients assis à leurs tables me dévisagent. Des hommes, dont certains tiennent des cartes à jouer. D'autres fument. Tous se taisent. Dehors, on entend des cris et des sirènes, puis le haut-parleur – le son me semble étrangement distinct malgré la centaine de mètres qui nous séparent de l'université.

— Ne tirez pas sur vos frères et sœurs, soldats !
Ne tirez pas !

La voix éclatante de Flora la Rouge résonne à travers la nuit et le désordre.

— Soldats, nous sommes vos frères et sœurs !
Pourquoi tirer ? Ne tirez pas !

Plus tard, j'aurai honte de m'être inclinée pour saluer les clients du café avant de sortir.

La rue m'accueille avec des raclements sourds, le sol tremble comme si des roulements de tonnerre étaient emprisonnés dessous. Difficile de comprendre ce qui nous arrive, les salves de tirs sont désormais nourries et une épaisse fumée envahit peu à peu l'atmosphère. Les gens toussent. Certains apportent du ravitaillement, des médicaments ou des outils ; la plupart fuient. J'interroge des passants au hasard, tous secouent la tête. Personne ne sait ce qui se passe. Le mouchoir pressé sur mon visage, j'avance à la hâte le long des façades. Je contourne la zone. L'entrée latérale du bâtiment principal de l'école polytechnique est bloquée, elle aussi, mais si j'arrive jusqu'à la porte, je suis sûre qu'on me

laissera passer. Quelqu'un me reconnaîtra. Si, malgré tout, personne ne sait qui je suis, ils devront aller chercher Dimos. Le jeune homme aux taches de rousseur. Qui a construit l'émetteur. Le type qui a tout d'un arbre.

Un peu plus loin, un couple de quadragénaires ouvre la porte d'un immeuble. Je me rends compte que j'ai oublié d'appeler Stella. Chieuse. . . Je voulais le faire après ma sieste, mais ça m'est sorti de la tête au moment où j'achetais des chewing-gums dans le parc. Le couple me laisse entrer dans l'immeuble, mais pas dans l'ascenseur. Je reste donc au rez-de-chaussée, regardant les numéros s'allumer puis s'effacer les uns après les autres, comme avalés par le tableau. Je décide de prendre l'escalier. En arrivant au dernier étage, j'entends une clef tourner dans une serrure. Je frappe et demande à utiliser le téléphone. On ne m'ouvre pas. On ne me répond même pas.

Ma nausée s'aggrave. Au café, je réussissais encore à la dominer, mais je suis désormais secouée par des crampes. En attendant que la crise s'atténue, je m'endors le contour des yeux et des narines de vaseline. Je respire lentement, en comptant mes inspirations et mes expirations. Puis je me lasse. Je compte alors le tic-tac de la minuterie qui précède l'extinction de l'éclairage dans l'escalier. Je rappele. Les secondes passent. Le Dr Kolver m'avait dit de faire attention et j'ai quand même trouvé le moyen de m'exposer au gaz lacrymogène. Stella me crucifierait. Je fais des doubles nœuds à mes chaussures ; je me mouche. Je m'en sortirai peut-être quand même.

Je ne fais qu'un pas dans la rue avant de vomir. Il ne sort presque rien, du café et, semble-t-il, les

vestiges d'une quiche ou d'une tourte – je ne me souviens plus de ce que j'ai mangé en sortant de la consultation, après avoir acheté les clous chez le quincaillier, pour mon blouson. Quoi qu'il en soit, c'est une libération. Penchée en avant, les mains sur les genoux, j'attends de me vider. De la morve s'écoule de mon nez, mes jambes tremblent, des crampes me serrent le ventre, je me demande si, à l'intérieur de moi, il peut y avoir des lésions. Les convulsions cessent enfin et je me rends compte que je me trouve à la frontière entre deux zones : derrière moi, les immeubles sont éclairés ; devant, c'est le black-out. Quelques pas de plus et j'aurai un pied de chaque côté. Des flammes vacillent aux fenêtres. Des témoins muets se cachent peut-être derrière les rideaux. Comment peuvent-ils rester chez eux sans rien faire ?

Je reprends mon chemin du côté obscur de la rue. Au croisement, je distingue des silhouettes qui avancent lentement, méthodiquement. Que fabriquent-elles ? Plus je les observe, plus j'ai l'impression qu'il s'agit de soldats en train de boucler la zone. Cela signifie qu'on va lancer l'assaut. Quand on a préparé l'occupation au début du semestre, tout le monde était d'accord pour ne pas s'engager dans un conflit armé. Dimos m'a raconté que des membres de réseaux clandestins insistaient pour que la question soit soumise au vote. D'après Flora la Rouge, c'était bien beau de vouloir résoudre pacifiquement le problème de l'éducation. Les militaires, eux, ne nous épargneraient pas. Dimos s'était levé pour prendre la parole : il fallait plutôt se demander quels moyens serviraient le mieux la cause des étudiants – la violence engendre la violence. On

pouvait dévoiler publiquement les noms des hommes de la sécurité intérieure. Par exemple. Personne n'avait le droit à l'anonymat, alors pourquoi l'auraient-ils, eux ? La question fut ainsi réglée.

Je suis en train de me demander comment je vais pouvoir passer entre les soldats, lorsqu'un taxi s'approche discrètement. Phares éteints, faible grincement du châssis. A posteriori, je comprendrai qu'il devait me suivre. Le chauffeur baisse la vitre. Deux personnes sont assises à l'arrière, sans doute des étudiants. Une jeune fille acnéique me dévisage d'un air insondable.

— Dépêche-toi. Ils ne vont pas tarder à nous voir.

Je monte, le chauffeur fait marche arrière et se dirige vers le quartier du textile. Après un moment, il allume ses phares. Nous roulons dans des rues à l'abandon. Il me demande comment je m'appelle. Je suis étudiante à l'école polytechnique ? J'ai des amis à l'intérieur ? Prise d'un haut-le-cœur, je le prie de bien vouloir me laisser descendre quand nous arriverons à la place, un peu plus loin. De là, je pourrai rentrer à pied. Cependant, en approchant, nous apercevons des membres de la police militaire. Des camions sont garés sur le trottoir, des motos stationnent à côté d'un barrage. On dirait que la place fait office de base opérationnelle. Il y a même un char blindé. Un soldat vêtu d'un casque et de gants blancs nous fait signe. Le chauffeur pousse un juron et prend une rue perpendiculaire. Impossible de s'arrêter ici, autant qu'il me ramène jusque chez moi. Où est-ce que j'habite, déjà ?

De ce côté du boulevard, on dirait que la ville a été évacuée. Rues désertes, sacs pleins de chutes de